

## GOUTTES D'EAU

Mots à insérer : Aphélie, libouret, lactescent, nyctalope.

La sonnerie de ma montre me fait sursauter alors que mon sommeil profond me plongeait dans un rêve tortueux. Je tombais dans une marmite géante, sans fond, dans laquelle je glissais le long des parois, attiré inexorablement vers ses profondeurs invisibles.

Réveil brutal à 6h du matin !

La terre est encore proche de son aphélie. Le soleil est caché par des nuages sombres, épais. L'étape du jour s'annonce difficile. Était-ce un rêve prémonitoire de ce qui nous attendait ? Le Chemin de Saint-Jacques réserve tellement de surprises.

Aujourd'hui, un parcours montagneux à travers des zones désertiques, arides et escarpées va nous mettre à rude épreuve. Habillés en pèlerins vététistes, cuissard et maillot de corps aérés, nous enfourchons nos montures. Au fur et mesure que nous avançons, le ciel se fait de plus en plus menaçant, l'orage, à tout moment, pourrait nous tomber dessus. Les premières gouttes d'eau sont les bienvenues, froides et douces, elles coulent le long de mon front apportant une fraîcheur qui se répand sur mon corps ; sensation bienvenue après un parcours sur les pentes abruptes ! La sueur disparaît, balayée par cette eau fine et bienfaisante. J'ouvre la bouche pour capturer ces perles de pluie qui fondent sur mon palais. Le sommet est encore loin et le chemin est de plus en plus raide. Toute la force musculaire est nécessaire pour faire avancer le vélo. Mon corps est en ébullition. Debout sur les pédales, je m'accroche pour ne pas me faire distancer par les copains. Arcbouté, je tire sur le guidon, me déhanche d'un côté et de l'autre de la selle. Je suis à la limite de la rupture. Arrêter de pédaler ou lâcher une main du guidon et c'est la chute. Pas moyen de saisir le bidon d'eau pour me désaltérer. Alors, cette eau venant du ciel, je la bénis !

Elle coule maintenant le long de mon corps comme une caresse apaisante. Ces gouttelettes fines et légères traversent mon maillot qui se colle, humide, à ma peau brûlante. Cette fraîcheur inattendue déclenche une décharge d'adrénaline dans tout mon organisme. Une jouissance, une force nouvelle pour en finir avec cette montée infernale. Malgré cela, les derniers mètres n'en sont pas moins terribles. J'aurais bien aimé lancer un libouret pour m'accrocher au vélo qui se trouve devant moi et qui semble avancer sur ce chemin avec une aisance déconcertante.

Enfin, le sommet !

Nous nous arrêtons pour admirer le paysage... Nous sommes au-dessus des nuages cotonneux d'une blancheur lactescente qui s'étalent comme une mer à perte de vue. Le froid à haute altitude nous rappelle qu'il ne faut pas nous attarder trop longtemps.

Quelques minutes de repos et nous prenons la descente vers la vallée. Elle est dangereuse. Le chemin caillouteux, tordu comme un serpent, requiert toute notre attention. En alerte constante, nous nous évertuons à contourner les rochers, les

trous, les buissons épineux. Au fur et à mesure de notre avancée, le soleil disparaît derrière les nuages laissant place à une brume qui s'épaissit. C'est d'abord l'humidité et le froid que je ressens en premier. Mes mains se crispent sur les freins. La peur de la chute augmente un peu plus mon stress. Je roule tel un nyctalope en distinguant à peine les obstacles presque invisibles autour de moi.

Je finis de traverser cette couche de nuages avec un grand soulagement. Ils se trouvent maintenant au-dessus de ma tête. Le brouillard est remplacé par une bruine dense qui trouble le regard et déforme le paysage. Et ne voilà-t-il pas que, rapidement, cette bruine devient grosses gouttes d'eau rondes comme des billes, épaisses et froides ! La température qui était à 31° dans la montée n'est plus qu'à 7° là où nous sommes, choc thermique douloureux pour les muscles et les articulations !

Cette pluie bénéfique et espérée dans la grimpée se transforme en un instrument de torture. De grosses gouttes d'eau perlent sur mon front, continuent leur course sur mes lunettes embuées par la condensation. Ma vue troublée a du mal à discerner le relief du terrain. Mon maillot trempé colle à ma peau tout aussi trempée, me glaçant jusqu'aux os. Mes doigts contractés quasi congelés n'ont plus la force de serrer les freins pour contrôler mon allure qui commence à devenir de plus en plus vélocé. Plus je prends de la vitesse et plus la sensation de froid paralyse mes membres engourdis. Je ne sens plus mes pieds serrés dans mes chaussures. Cette descente qui devait être un plaisir, un bonheur n'est que souffrance intolérable.

Mon esprit se demande ce que je fais là sur ce satané vélo à me geler les guiboles et le reste. Je maudis le cyclisme tout autant que la pluie, le vent et le froid. Je n'ai qu'une envie, c'est d'arriver à l'auberge le plus vite possible, boire une boisson chaude. Au sec !

Je serre les dents en me disant que demain sera un autre jour, en imaginant un soleil radieux, doux et caressant qui me fera oublier ces instants détestables. Mais en attendant, il faut la finir cette descente interminable et si possible sans me casser les dents !

J'ai horreur de la pluie à vélo !!

**José DIEZ**